



Psychanalyse, droit et politique. Sophie de Mijolla-Mellor, Lefebvre Dalloz, 2025, 263 pages

Olivier Paccoud

DANS **LE COQ-HÉRON** 2026/1 n° 264 , PAGES 131 À 133

ÉDITIONS **ÉRÈS**

ISSN 0335-7899

DOI 10.3917/cohe.264.0131

Date de mise en ligne : 25/05/2026

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-le-coq-heron-2026-1-page-131?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour érès.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.



Le système symbolique primaire
Comment le bébé apprend à penser
Jacques Touzé
Éditions Maïa, coll. « Essais », 2024

Auteur d'un premier ouvrage intitulé *Le cerveau et l'inconscient*¹, Jacques Touzé, médecin, psychiatre et psychanalyste, reprend dans ce nouvel opus la réflexion amorcée dans ce premier livre, avec désormais le recul d'une expérience clinique de plus de cinquante ans, notamment auprès de patients psychotiques.

Comment un médecin psychanalyste aborde-t-il, en 2024, la question de l'articulation corps-esprit, ou psyché-soma, pour reprendre les termes de Winnicott, souvent évoqué dans cet ouvrage ?

Le retour à Freud s'impose d'emblée : l'hystérie, la conversion hystérique comme symbolisation, mise en corps de reminiscences inconscientes, dont la mise en mots et en conscience va permettre la disparition, dans le contexte d'une relation transférentielle ; *L'esquisse d'un projet de psychologie scientifique*, premier essai de mise en lien du neurologique et du psychique par le fondateur de la psychanalyse...

Les dernières découvertes des neurosciences viennent étayer le propos de

Jacques Touzé et confirmer certaines intuitions psychanalytiques. Si l'activité neuronale est le substrat de toute activité mentale et psychique, il y a toutefois un saut qualitatif du neuronal au psychique qui reste mystérieux. En effet, l'activité psychique ne peut être réduite à son corrélat neuronal. Ce qui intéresse ici l'auteur, c'est la façon dont les neurosciences nous permettent de comprendre la naissance du psychique et de la pensée. Le tableau de Berthe Morisot illustrant l'ouvrage nous rappelle combien, dès la naissance et les premiers jours au berceau, s'établissent de nombreuses connexions neuronales. Celles-ci diffèrent selon l'expérience singulière de chaque bébé en fonction des premières relations qui se nouent avec son entourage. Ainsi se forment des connexions neuronales privilégiées, fruit de l'interaction du bébé avec son environnement.

Jacques Touzé nous décrit une « scène primaire » qui « précède et conditionne dans une grande mesure le développement de la « scène primitive » freudienne ». Cette scène primaire, c'est la rencontre

« d'un contenant récepteur, la bouche du bébé, avec un contenu donneur, le mamelon du sein maternel et un produit

1. J. Touzé, *Le cerveau et l'inconscient*, Lyon, Césura, 1994.

donné par l'un et intériorisé par l'autre, le lait au sens propre et la nourriture mentale qui l'accompagne » (p. 128).

Au tout début de sa vie, le bébé ne disposant pas de traces mnésiques auxquelles référer et confronter cette scène primaire, c'est, en fait, le plaisir ou le déplaisir vécu lors de cette première rencontre qui va en colorer la trace neuronale et, corrélativement, psychique. Quand mère et bébé s'accordent harmonieusement, la scène primaire, donc surtout positive, contribue à l'établissement d'une confiance de base en l'autre et en la vie. *A contrario*, une scène primaire négative où mère et bébé peinent à s'accorder laisse ce dernier en proie à des angoisses effroyables. Le monde est alors vécu comme terrifiant et l'édification de défenses devient nécessaire pour s'en protéger. L'inscription interne de cette scène primaire est tout à la fois *neuronale et psychique*. C'est là ce que l'auteur appelle « le système symbolique primaire », un *réseau de connexions neuronales et son corrélat psychique* qui vont déterminer notre rapport au monde.

Se référant aux travaux de Bion, l'auteur insiste sur le fait que c'est dans le cadre d'une rencontre émotionnelle avec un autre psychisme, celui de la mère, qui accueille et donne sens au vécu de son bébé, que celui-ci va pouvoir, ou non, construire l'appareil qui va lui permettre de penser. La tonalité positive ou non de cette rencontre est décisive pour le développement.

L'articulation corps-esprit convoque aussi la question de la psychosomatique sur laquelle divergent les points de vue des psychanalystes : pour certains, les affections psychosomatiques s'accompagnent d'une pensée pauvre, « opératoire », et il est très difficile d'aider ces patients dont la vie fantasmatique semble inaccessible, voire absente, car l'analyste est confronté à un « blanc psychique ». Jacques Touzé cite à ce propos Frances Tustin qui parle du « glaciaire autistique » qui recouvre un volcan. Pour Winnicott, ces affections témoignent d'un clivage interne qui met le sujet à l'abri de représentations insoutenables.

Un chapitre spécifique est consacré à la somatisation, notamment au cours d'une cure. Quel est l'impact de la vie émotionnelle et fantasmatique sur les régulations neurophysiologiques, et en particulier celles qui dépendent du système nerveux autonome ? Jacques Touzé différencie les somatisations affectant les organes de la communication, qui lui paraissent souvent relever d'un registre hystérique, des somatisations affectant les régulations viscérales et métaboliques qui sont, à ses yeux, liées aux aléas des interactions primaires et, parfois, à des angoisses psychotiques, voire à un faux self qui les masque. Il étaye son propos avec des exemples cliniques tout à fait éloquentes, notamment celui d'un patient du psychanalyste Sydney Klein qui, lors d'une interruption de séances due aux vacances, avait réactivé une colite ulcéreuse, puis traversé une psychose pour laquelle a dû être nécessaire un long et patient travail analytique afin qu'il en émerge peu à peu. Les exemples cliniques qu'il nous décrit montrent combien *les premières constructions psychiques affectent durablement le rapport au monde et au corps de chacun*. Mais les cas cliniques évoqués sont aussi porteurs d'espoir : car, pour ces patients, la rencontre avec un analyste accueillant, patient, bienveillant et sincèrement intéressé par eux peut permettre la construction d'un lien fiable à l'autre et la reprise d'un développement resté en panne. La capacité d'inscrire de telles nouvelles approches dans les réseaux psychiques et neuronaux s'avère en effet possible, y compris à un âge avancé, comme en témoignent les récents travaux sur la plasticité cérébrale.

Sont également abordés le monde interne avec les figurations magnifiques d'une famille ou d'un « gouvernement interne » qui vient influencer également la relation au monde externe et la question de l'envie primaire² qui ne permet pas d'intégrer la moindre expérience positive.

En conclusion, évoquant Hubert Reeves et *Le Petit Prince* de Saint-Exupéry, Jacques Touzé s'interroge sur la notion

2. La notion d'envie primaire a été avancée par Melanie Klein dans son ouvrage *Envie et gratitude* (1957). Elle désigne par là le fait que le bébé envie le sein, vécu comme source de tout ce qui est bon, pour sa bonté et, de ce fait, s'efforce de le détruire. Cette notion est contestée par certains auteurs, dont Winnicott.

de causalité psychique, notion souvent contestée, notamment par les tenants du déterminisme biologique des faits psychiques.

L'observation et l'écoute attentives et respectueuses des êtres humains à laquelle lui-même se livre depuis des décennies, la multiplicité des causes, des incidences et des remaniements de la vie l'incitent à une extrême prudence et à garder une position d'ouverture.

On attend désormais avec impatience le prochain ouvrage de Jacques Touzé consacré à un récit clinique qui devrait paraître dans quelques mois aux éditions Maïa³.

Géraldine Le Roy

Jean-François Chiantaretto
Se parler, parler. À l'écoute de l'infans dans l'adulte
Éditions Campagne Première, 2025

Dans chacun de ses ouvrages, Jean-François Chiantaretto poursuit patiemment son œuvre : éclairer l'importance de la parole dans le processus d'humanisation. Ce statut du parler, il ne cesse de le déployer, de l'encercler dans ses recherches – le mot lui-même dérivant de la racine latine *recircare*, qui signifie précisément « encercler ».

Ici, la parole est envisagée dans sa forme aussi bien orale qu'écrite : à partir du traumatisme, l'auteur examine la fonction du récit autobiographique dans la subjectivation. À qui s'adresse un tel récit ? À un autre, interne ou extérieur, distinct mais proche par sa volonté de lire ou d'écouter ?

Comment l'infans – l'être sans mots – qui subsiste en chacun de nous peut-il se faire entendre, et s'entendre lui-même dire ce qu'il ne soupçonne pas ?

Par le truchement d'un tiers, dont le psychanalyste représente l'incarnation possible. Ou par l'écriture, quand le sujet « se parle, se voit et demande à être vu dans le regard de l'autre (du lecteur)¹ ». On a pu considérer que l'écriture était une résistance à la cure. Pourtant, nous dit Chiantaretto, l'écriture de soi, en parallèle

ou en introduction à la cure, peut contribuer à une délimitation des limites d'un soi effracté par le traumatisme au point d'en perdre son intériorité.

Dans son dernier ouvrage, *Se parler, parler. À l'écoute de l'infans dans l'adulte*, l'auteur revient à ce qui se passe dans la cure, réaffirmant ce besoin d'un autre pour parvenir à dire, mais surtout à se dire, et retrouver une intériorité barrée par le traumatisme. Cette démarche, il la situe dans la filiation directe de Freud, mais aussi de Ferenczi, et dans les relations entre eux. Freud, qui a dû en passer par l'écrit, pour se parler à lui-même, dans une auto-présentation destinée à « se faire naître et transmettre » (p. 18). Mais cette auto-analyse de Freud, proche au début d'un auto-engendrement, se mue progressivement en une adresse à l'autre car, comme l'écrit Anzieu, « il n'y a pas d'auto-analyse sérieuse si elle n'est pas parlée à quelqu'un » (p. 23). Adresse à Fliess, à Breuer puis à Ferenczi quand le lien transférentiel se déplace, et que tous deux s'attachent au processus du penser dans la séance.

Ensemble, mais chacun à sa façon, Freud et Ferenczi posent ici la psychanalyse comme « méthode d'écoute de l'écoute » (p. 37), dans ce que l'auteur nomme « l'amitié de la pensée », soit « le penser comme activation par les pensées d'un témoin accueillant, bienveillant » (p. 42-43). Compagnonnage indispensable – et pensée étonnamment moderne – qui donnera naissance aux théories de l'intersubjectivité, injustement décriées comme non analytiques. À la suite de Ferenczi, qui donne forme aux transformations de l'analyste par les énoncés du patient, le courant intersubjectiviste s'attachera à l'émergence, puis l'analyse par la thérapeute de ses associations, qui deviennent la voie royale pour parvenir à ce que le patient ne peut dire de lui-même. L'importance donnée désormais au contre-transfert, dans ses manifestations les plus subtiles, fait du travail de l'analyste une « oscillation perpétuelle entre sentir avec, auto-observation et activité de jugement² ». Difficile travail, qui requiert à la fois la capacité de rêverie chère à

3. NDLR : G. Le Roy ayant rédigé cette note de lecture en juillet 2025 destinée à paraître en 2026 dans le n° 264 de la revue, nous informons ici les lecteurs avec beaucoup de tristesse, que Jacques Touzé, auteur de ce livre, est décédé ce 5 octobre 2025. Membre de longue date du GERPEN, ce clinicien discret profondément attentif aux possibilités de transformations humaines grâce à un accompagnement éclairé et judicieux de ses patients – comme en témoignent l'approche de son ouvrage ici exploré, sa longue activité de psychanalyste et ses autres parutions dans nos pages –, aura été attentif à transmettre non seulement son expérience clinique, mais aussi soucieux de partager la beauté du monde en la représentant dans ses peintures et ses photos. Avec G. Le Roy, l'auteure de cette note de lecture, la rédaction adresse ses pensées et sentiments de soutien amicaux, à sa famille, ses patients et ses collègues.

1. J.-F. Chiantaretto, *Trouver en soi la force d'exister. Clinique et écriture*, Paris, Éditions Campagne Première, 2011, p. 13.

2. S. Ferenczi, *Journal clinique*, Paris, Payot, 1969, p. 61, cité par J.-F. Chiantaretto, *Se parler, parler. À l'écoute de l'infans dans l'adulte*, Paris, Éditions Campagne Première, 2025, p. 72.

Bion, mais aussi la précision et l'acuité dans la distinction entre affects induits par le patient et affects propres au thérapeute. Écart interne, rendu possible par un tiers bienveillant, disposé à prêter son psychisme pour héberger le temps nécessaire la pensée en train de naître. Certes l'infans doit renoncer à une compréhension totale, mais peut, grâce à l'autre, avancer sur la route des mots intimes qui lui ont manqué, même adulte.

Régine Waintrater

Psychanalyse, droit et politique

Sophie de Mijolla-Mellor

Lefebvre Dalloz, 2025, 263 pages

Comme Sophie de Mijolla-Mellor le précise dès l'introduction, cet ouvrage s'inscrit dans le prolongement de ses recherches sur les « interactions de la psychanalyse », thématique au cœur de l'association (A2IP) qu'elle a fondée en 2011. L'auteur propose ici de faire dialoguer la psychanalyse avec le droit et le politique, en convoquant également la philosophie et l'histoire. La légitimité d'une telle investigation ne fait aucun doute : un tiers de l'œuvre du fondateur de la psychanalyse, nous rappelle l'auteur, concerne des questions sociétales et des interrogations de nature juridique et politique. La psychanalyse ne saurait être rabattue sur une simple méthode psychothérapeutique : elle est indissociable de ce que S. Freud et N. Zaltzman, à sa suite, appellent le « travail de la culture » (*Kulturarbeit*).

L'originalité de l'ouvrage réside notamment dans le concept d'interaction, qui dépasse la notion classique de « psychanalyse appliquée ». Il permet de mettre singulièrement l'accent sur les « mouvements transférentiels » entre disciplines, et sur les effets de rencontre de leurs objets respectifs. Il souligne, en outre, la dimension agissante – pulsionnelle – de ces transferts : qu'est-ce que la psychanalyse *fait* au droit, au politique ? En retour, comment ces disciplines *agissent* sur le savoir et la pratique analytique ?

Loin, donc, d'une sage application de la psychanalyse au droit, au politique et réciproquement, le livre de Sophie de Mijolla-Mellor viserait plutôt à localiser et à nous transporter sur des zones de turbulences, à l'endroit où ces disciplines se recouvrent, s'interpénètrent, s'enrichissent ou s'altèrent.

La lecture du livre fait très concrètement vivre et éprouver ces effets de rencontre : on y est souvent secoué, parfois perdu, fréquemment stimulé. En tant que psychanalyste, ce livre nous invite à ressaisir certaines questions essentielles – sur le rôle et le statut de l'instance du surmoi, par exemple – de la métapsychologie freudienne ; il oblige également à penser la psychanalyse du côté de ses extensions, de ses marges – voire de ses limites. Il ouvre enfin une fenêtre salutaire pour aider à penser l'actualité politique avec les outils de la psychanalyse. Publiée chez Dalloz, cette recherche a en outre, assurément, vocation à intéresser juristes et politologues à la dimension de l'inconscient, de la vie pulsionnelle et fantasmatique, etc., et à la façon dont ces « objets » inquiètent potentiellement les assises conceptuelles de leur discipline.

Il est impossible de résumer cet ouvrage extrêmement riche, qui aborde une multiplicité de thèmes au croisement du droit, du politique et de la psychanalyse. Je me contenterai donc de quelques « focales » sur des points qui m'ont particulièrement intéressé.

Après un chapitre qui soulève la question de la rencontre possible entre logique juridique et logique psychanalytique (l'auteur y analyse élégamment la problématique de l'aveu et le hiatus entre la preuve factuelle et la vérité subjective), Sophie de Mijolla-Mellor va successivement interroger les rapports entre droit civil et psychanalyse, puis entre droit pénal et psychanalyse. Au chapitre du droit civil, j'ai été particulièrement sensible aux notations cliniques de l'auteur sur le fonctionnement du couple. Dans sa forme conflictuelle, il ne procède plus parfois que de l'impossibilité de dissoudre une entité fusionnelle illusoire qui étaye l'identité d'un de ses membres, voire des deux.

À l'aune de telles configurations psychopathologiques, on mesure le hiatus entre le fonctionnement psychique et les logiques juridiques ; on perçoit bien également comment le droit, en prescrivant, par exemple, le recours à la médiation familiale, peut entériner la perpétuation d'un lien fondé sur la destructivité et la haine. Le chapitre que Sophie de Mijolla-Mellor consacre ensuite aux rapports de la psychanalyse avec le droit pénal bénéficie indiscutablement de ses nombreux travaux sur ce thème¹ : il est particulièrement riche. L'auteur y procède à un examen psychanalytique des grandes thématiques du droit criminel, en soulignant l'écart entre la logique juridique (basée sur l'établissement des faits et l'intention consciente) et la logique psychanalytique (centrée sur l'inconscient, les pulsions et le fantasme). Partant, en abordant les questions de la délinquance sexuelle, du meurtre, du passage à l'acte, de la victimologie, l'auteur nous donne un accès très concret aux interactions du droit et de la psychanalyse.

Le quatrième chapitre, intitulé « Philosophie du droit et psychanalyse », constitue pour moi un moment clé du livre. Sophie de Mijolla-Mellor y fait l'hypothèse d'une philosophie du droit implicite de la psychanalyse qui,

« [...] parce que son objet est la souffrance psychique de l'individu, ne pouvait que rencontrer la question du juste, celle de l'interdit, de la contrainte et, plus radicalement, celle de l'organisation sociale et du pouvoir » (p. 135).

Elle y resserre notamment sa problématique autour de la question de l'interdit, et plus précisément de l'instance freudienne du surmoi. Peut-on dire du surmoi qu'il serait, comme le soutient de son côté Étienne Balibar²,

« [...] le représentant du politique au sein de la théorie de l'inconscient, comme il est ou peut être le représentant du psychisme inconscient au sein de la théorie politique » ?

Le surmoi, avance Sophie de Mijolla-Mellor, ne procède pas de la norme, du rationnel, mais du pulsionnel, dont il a conservé toute la cruauté. Dans la méta-

psychologie freudienne, il prend d'abord la forme d'un contre-investissement de la pulsion par la pulsion. Le surmoi post-œdipien, ensuite, hérite autant de l'autorité parentale que de l'agressivité de l'enfant à l'égard de cette autorité : il n'est donc pas possible de l'assimiler avec le politique ou la loi. À cet endroit, Sophie de Mijolla-Mellor semble partager certaines objections adressées à Freud par le juriste Hans Kelsen, pour qui les unités politiques de type étatique, fondées sur la contrainte normative du droit et le monopole de la violence légitime, demeurent irréductibles à une constitution affective, libidinale, des liens sociaux.

Pour Balibar en revanche, son dialogue avec Kelsen pousse Freud à aller au-delà de sa « *Massenpsychologie* » pour élaborer la conception du Surmoi qu'on trouve dans « Le Moi et le Ça³ ». Ainsi, Balibar estime que :

« la combinaison du sentiment de culpabilité et du besoin de punition [...] inverse le rapport du sujet au groupe, ou du "moi" au "nous" : elle ne produit pas tant un effet d'identification qu'un effet de dés-identification, de dés-assimilation, ou d'*individualisation*, en rendant chaque sujet "responsable" d'une faute qui serait la sienne propre. [...] il n'est pas difficile de voir que se trouve ainsi constituée l'une des conditions au moins, de la constitution d'un *sujet de droit*, dont l'obéissance à la loi, même si elle correspond à une règle générale, fait l'objet d'un jugement ou d'une menace de sanction qui le concerne exclusivement, en le mettant face à lui-même ou, comme on dit, à sa responsabilité à laquelle, quoi qu'il fasse, il "n'échappera pas" » (p. 47).

Je trouve dommage, à cet endroit, que Sophie de Mijolla-Mellor n'ait pas davantage mis en exergue le dialogue entre Kelsen et Freud, non plus que sa remarquable reprise par É. Balibar. Car il ne fait guère de doute, à mon avis, que ce surmoi freudien archi-individualisant, que cet aiguillon hautement paradoxal ne soit en vérité l'autre versant de la contrainte *sociale* à l'autonomie pesant sur l'individu libéral du début du xx^e siècle.

1. Notamment : S. de Mijolla, *La mort donnée : essai de psychanalyse sur le meurtre et la guerre*, Paris, Puf, 2011 ; ou encore : S. de Mijolla, *Un divan pour Agatha Christie*, Paris, L'esprit du temps, 2020.

2. É. Balibar, « Freud et Kelsen, 1922 : L'invention du surmoi », *Incidence*, 3, 2007, p. 21-72.

3. S. Freud, *Psychologie des masses et analyse du moi* (1921), dans *OCF*, vol. XVI, Paris, Puf, 1991, p. 1. S. Freud, *Le Moi et le Ça* (1923), dans *OCF*, vol. XVI, Paris, Puf, 1991, p. 255.

Un autre regret, par conséquent : l'absence de référence, dans l'ouvrage, à l'œuvre de Norbert Elias. On sait à quel point Elias a documenté la solidarité fondamentale entre la *sociogénèse* (la construction de l'État et le monopole de la violence) et la *psychogénèse* (l'émergence du surmoi). En montrant comment la contrainte sociale se transmue historiquement en « autocontrainte » (*Selbstzwang*), le grand sociologue allemand offre une clé de lecture essentielle pour comprendre *comment la structure politique transforme l'économie pulsionnelle*. Sans cette perspective socio-historique, le surmoi risque d'apparaître comme une instance naturalisée, anhistorique, alors qu'il est, par excellence, le lieu où le processus de civilisation s'inscrit dans la chair psychique.

Enfin, comment penser la question, soulevée par Freud en 1938, de l'identification au surmoi de l'analyste dans la cure⁴ ? Cette identification ne plaiderait-elle pas en faveur d'une *conception socialisante* de la cure psychanalytique, qui,

loin de normaliser les sujets, leur offrirait au contraire une possibilité inédite de se refaire une place dans le « contrat narcissique » (P. Aulagnier) de leur société ?

L'ouvrage de Sophie de Mijolla-Mellor frappe par son foisonnement et la multiplicité des pistes qu'il déploie pour penser les interactions de la psychanalyse. Témoignant d'une érudition aussi vaste que rare, sa progression n'est pas sans évoquer la figure du *Wanderer* nietzschéen – mentionnée au dernier chapitre – qui découvre ses propres buts au fil de la marche. On aurait cependant parfois aimé que l'auteur nous guide davantage en traçant, en amont de ses investigations, une cartographie plus explicite de ses choix conceptuels et épistémologiques – par exemple, pourquoi avoir privilégié Carl Schmitt plutôt qu'Hannah Arendt ?

L'originalité de cet essai en fait une œuvre stimulante et utile pour quiconque s'intéresse aux extensions de la psychanalyse contemporaine.

Olivier Paccoud

4. « [...] nous nous faisons transférer l'autorité de son surmoi [...] ». S. Freud, *L'abrégé de psychanalyse*, dans *ocf*, vol. xx, Paris, Puf, 1991, p. 223.

